

Huit photographies
précédées
d'un texte
d'Eric Vuillard

Marc Blanchet **La Nuit**

Immanences éditions
Anne-Lou Buzot,
Florent Fajole
& Nicolas Peyre,
éditeurs associés

portfolios

Soissons, 2017

Les tirages des huit photographies
extraites de la série La Nuit,
par Marc Blanchet,
ont été effectués
par Anne-Lou Buzot
aux sels de palladium
sur papier Arches Platine.

Les textes, composés
en caractères Baskerville
et Bodoni 72 Oldstyle
par Florent Fajole,
ont été imprimés à Tallinn
par Hannah Harkes
sur les presses typographiques
de Labora, sur le papier
de coton éponyme,
fabriqué à la forme
par Tamara Sobaleva.

Il a été tiré de cette édition originale
treize exemplaires, dont huit,
numérotés de 1 à 8,
et cinq hors commerce,
numérotés de I à V.

Les tirages photographiques
sont numérotés, signés et titrés
par Marc Blanchet.

Format des tirages
24 x 32 cm

Format du portfolio
27 x 34 cm

Prix sur demande

immanences-editions.com
contact@immanences-editions.com
+33 (0)7 81 67 96 92

Immanences éditions
Anne-Lou Buzot,
Florent Fajole
& Nicolas Peyre,
éditeurs associés

portfolios

Soissons, avril 2017

Photographier la nuit, par Eric Vuillard

On perce un petit trou dans une boîte, des formes apparaissent au fond ; la réalité semble prisonnière. C'est là un des ancêtres de la photographie. On ne photographie donc que de la lumière. Cependant, s'il n'y avait que ça, la feuille resterait blanche, c'est-à-dire noire. Les sels seraient brûlés.

La photographie se tient entre deux tentations : photographier la lumière et photographier la nuit. Ce sont aussi les deux erreurs techniques les plus redoutées : la surexposition et la sous-exposition. Mais le photographe rêve toujours de passer au-delà de la prise de vue, par-delà les contraintes techniques. Et c'est pourquoi, armé de son appareil, il marche dans la nuit. Il est chargé de nos fantasmes et de nos craintes, il est curieux de toute notre curiosité, il est avide de quelque chose, il ne sait peut-être pas quoi. Parfois, il prend la route. Les phares éclairent le macadam, les talus, les haies, quelques branches ; au-delà, il y a la nuit. De temps en temps, l'homme se saisit de son appareil ; il prend une photographie.

On croit que la nuit n'est que du noir ; ce n'est pas vrai. La nuit est blanche. La terre est noire, le ciel est lumineux. Il n'y a jamais de nuit noire, toute nuit est nuance ; le moindre éclat de lumière dramatise ce qui l'entoure et ouvre un espace à la narration. Car la nuit n'est pas immobile ; la nuit n'est ni noire ni pétrifiée. Elle est en mouvement. C'est pour cela aussi que l'homme marche, dans une manière d'affut. Il traque quelque chose ; il force la nuit à se montrer.

La nuit, au bord des routes, déroule devant nos yeux son grand écran de ténèbres, là où nous quittons le ruban de lumière des lampadaires et des phares. Il faut donc regarder de ce côté-là. Si l'on veut voir la nuit, non pas le noir, mais la nuit, il faut jeter un œil oblique vers la limite de nos vies humaines, au bord du chemin. C'est toujours au bord du chemin que le petit enfant rencontre la figure de son cauchemar. Mais dans les photographies de Marc Blanchet, pas trace de cauchemar. Le photographe habite une nuit séculière, dépouillée de nos peurs, une nuit profane.

Il ne s'appuie pas sur les sortilèges anciens, nulle allusion au surnaturel ; c'est bien. On va pouvoir traquer la nuit sérieusement. On va tâcher de voir la nuit, pas l'épouvante ou le frisson. A ce titre, ce sont des photographies adultes, mûres. Rien ne s'interpose entre l'homme et ce qu'il veut voir. Reste la déambulation hasardeuse, l'impulsion, le battement.

Il cherche à la fois le contraste et la substance : la nuit, ce n'est rien d'autre que le contraire du jour, la frontière mouvante du noir et de la lumière, mais défavorable à la lumière, qui serait forcée de se tenir sous des cloches de verre, derrière des vitres, afin d'éclairer, elle qui, le jour, se contente de rayonner. Ou bien c'est une substance, *la nuit*. Cette conception est un vestige de la foi, un reste de croyance, une métaphore, au pire, une image du mal. Marc Blanchet se tient le plus loin possible de la foi, mais comme nous tous, il rencontre en cours de route la nuit substance, pas la nuit maudite, pas la grande nuit du mal, non, juste un petit morceau de son envoutement ancien, ce qu'il en reste d'ordinaire au milieu de la vie normale, moderne, séculière. Et c'est au cœur du mouvement qu'il la cherche ; dans un tourbillon. Mais il y a toujours de la lumière, toujours, et c'est le mouvement que l'on voit. La nuit serait donc un mouvement. Un mouvement de l'homme, là où la lumière s'éteint. L'homme a besoin de nuit pour dormir et de lumière pour vivre. Et s'il ne dort pas quand le jour tombe, voici qu'il tourne autour de la nuit comme un insecte autour d'une lampe ; mais il ne la trouve pas.

Il y a une autre vérité de la nuit que les photographies de Marc Blanchet nous montrent. Il y a la terre, sombre. Et il y a le ciel, luminescent. Cela me rappelle une ancienne lecture, un commentaire de Sohrevardî. Il notait que l'intérieur du soleil est noir, qu'il est le seul endroit où ses rayons n'éclairent pas. Cela est trop abstrait pour nous, mais il y a dans cette conception théologique une piste subjective. « Photographier la nuit », c'est toujours tenter de photographier *l'intérieur*, on n'y échappe pas. Marc Blanchet a beau errer, dessiner une courbe obscure, il n'est pas seulement dehors, au bord du chemin, il est aussi en lui-même. Toute photographie est une sorte d'autoportrait aveugle ; la médiation technique n'y peut rien, quelque chose de nous

passé, c'est cela même qui est au fondement de l'art photographique et détermine l'intérêt de toute photographie : derrière l'objectif, il y a quelqu'un. Le photographe ne se contente pas d'appuyer sur le déclencheur, ni même de cadrer ; mais que fait-il ? Nous l'ignorons. Le dispositif technique peut être très simple, très contraignant en somme, et pourtant le sujet se manifeste.

Ici, dans les photographies de Marc Blanchet, le sujet se manifeste dans sa propre disparition, puisque la nuit s'acquitte de le traduire. La nuit exprime nos tourments, notre nature de chose vivante, déterminée, réflexive. La nuit cache. La nuit promet. La nuit extériorise la matière pensante ; elle est une extrusion de l'homme, une sorte de miroir. On y voit juste assez pour se deviner. On n'y voit presque rien, comme en soi.

C'est pourquoi cette série de photographies répond à une question : « photographier quoi ? » ; et tout au bout de cette question, le *quoi* se transforme en *qui*. Et là encore, si la présence subjective est palpable, si elle sature les très belles photographies de Marc Blanchet, cette présence n'est jamais incarnée dans un fragment de songe, dans un détail, on l'éprouve, mais ce n'est pas le mythe du moi, la petite légende de notre intériorité que l'on devine, c'est une simple émanation du sujet, cette atmosphère qui, à travers la médiation technique, se dépose partout et signale qu'*il y a quelqu'un*.

La nuit, il y a quelqu'un. Il y a mon ombre, les ténèbres de mon esprit, mes incertitudes, mes désirs, et tout cela miroite. On photographie toujours ce miroitement. Peut-être Marc Blanchet tente ici de ne photographier que lui. Rien d'autre. Seulement la nuit et sa présence. Il s'y confond. Il s'affole aussi peut-être, il marche vite, il roule des heures, il tente de se détacher de la nuit, de la tenir en joug. Mais rien n'y fait. Elle échappe.

Alors, il y a cette dernière photo. Un arbre. Un sapin peut-être. Une forme de sapin. Et derrière, de la lumière. Un halo. Soudain, on est arrivé quelque part. La vieille énigme est au rendez-vous. On n'est pas sûr de la reconnaître ; c'est plutôt une forme qu'une figure, plutôt de la matière qu'une forme, c'est du noir et du blanc. Pourtant, il s'agit bien d'elle, on la reconnaît sous sa robe séculière, sous ce nouveau manteau.

On la reconnaît à ce qu'elle nous envoute. On croit à la promesse de ce halo de lumière qu'on aperçoit derrière la silhouette de l'arbre. On a envie d'avancer, de marcher soudain avec le photographe ; tandis qu'il vient de s'arrêter, on voudrait aller voir ce que c'est que cette lumière, de l'autre côté de la photographie.

La vérité est là, sûrement, enveloppée dans son écrin de noir et de lumière. On va enfin la voir. Mais la photographie ne la montrera pas ; elle est une promesse, nous devons rester là pour toujours. Nous tenir devant le sphinx, muets, impatients et muets. Pouvons-nous encore croire en la promesse ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que cette photographie de Marc Blanchet est un aperçu de mystère, une rencontre entre la matière obscure, la nuit, et la subjectivité profonde. Cette rencontre a son décor, sa mise en scène. Un champ, un arbre et du ciel. C'est tout. La terre et le ciel sont le cadre nécessaire. Mais l'arbre est autre chose. Il y a beaucoup d'arbres dans les photographies de Marc Blanchet. Des arbres sombres. Ces arbres menacent et dissimulent, ils sont de grandes silhouettes solitaires. Ce sont aussi des fragments de nuit, de petits morceaux foncés, secrets, des zones incertaines. Ils empêchent de voir. Ce sont des obstacles qui, bien qu'ils ne soient pas humains, évoquent les hommes. Ils se tiennent debout. Ce sont des sentinelles mortes, figées, des lames de ténèbres. Mais je m'égare, je rêve. Ces arbres, eux, ne rêvent pas. Ils sont seulement là, témoins. Ils témoignent que nous voudrions voir, ils assurent qu'il y a quelque chose derrière eux, qu'ils ne sont la fin de rien, qu'ils ne sont que des bornes sur le côté du chemin. Ils sont une limite à l'homme, le bord de notre perception peut-être, le bord de la vie familière, domestiquée. A ce titre, ils nous bouchent la vue. A ce titre, ils nous menacent. Nous sommes chez nous, juste devant la photo, spectateurs. Nous ne pouvons aller derrière. Nous ne pouvons dépasser l'arbre, la silhouette noire. Notre vision s'arrête ici. Nous ne verrons rien de plus. Le ciel lumineux. La terre obscure. Et notre désir.















